

Libretto

JACK LONDON

LES TORTUES DE TASMANIE

nouvelles

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
LOUIS POSTIF

Traduction revue et complétée par
FRÉDÉRIC KLEIN

Postface de
DAVID FAUQUEMBERG

libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LA DIRECTION DE
NOËL MAUBERRET

CONSEILLER SCIENTIFIQUE :
JEANNE CAMPBELL REESMAN

Titre original :
The Turtles of Tasman

© Éditions Phébus, Paris, 2010, pour la présente édition.

ISBN: 978-2-36914-318-5

John Griffith Chaney, dit Jack London, est né en 1876 à San Francisco et connaît une enfance misérable qui le mène, dès quinze ans, à une vie d'errance. Marin, blanchisseur, ouvrier dans une conserverie de saumon, piller d'huîtres, chasseur de phoques avant de devenir vagabond et de connaître la prison, il accumule les expériences et adhère au Socialist Labor Party en avril 1896. La ruée vers l'or du Klondike en 1897 le compte parmi les aventuriers, mais il sera rapatrié atteint du scorbut sans avoir fait fortune. C'est pourtant dans le Grand Nord canadien qu'il trouve ses premières sources d'inspiration et que, la mémoire pleine de souvenirs épiques, il se lance dans l'écriture en rédigeant des nouvelles pour les grands magazines. *Le Fils du Loup*, son premier recueil de nouvelles, paraît en 1900. Le véritable succès arrive pourtant avec *L'Appel sauvage* (aussi appelé *L'Appel de la forêt*) en 1903. *Croc-Blanc* sort en 1905 et sera de nouveau un énorme succès d'édition. Repris par sa soif d'aventures, désormais financièrement à l'aise, Jack London fait construire un bateau ultra-moderne, le *Snark*, et entreprend à son bord un voyage autour du monde. Malade, obligé de s'arrêter en Australie en 1908, il rentre en Amérique sans avoir réalisé son projet et s'occupe alors de son ranch tout en continuant à militer. Atteint de maladies multiples, buvant trop, sa santé déclinant, il séjourne plusieurs mois à Hawaïi et décède le 22 novembre 1916 à l'âge de quarante ans.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce livre a d'abord été publié par The Macmillan Co., New York, en septembre 1916.

Il a été traduit, essentiellement par Louis Postif, au début des années 1930, mais non édité en volume.

Selon un usage bien établi – et éminemment contestable –, ses nouvelles, parues d'abord parfois dans diverses revues (Ric & Rac, Gringoire...), se sont retrouvées dispersées dans plusieurs recueils sans équivalent anglo-saxon (coll. « 10/18 », UGE, puis coll. « Bouquins », Robert Laffont) : quatre dans *Les Condamnés à vivre* (« Dans le pavillon des timbrés », « Le Père prodigue », « Le Vagabond et la Fée », « Le Premier Poète »), une dans *En rire ou en pleurer* (« Par les tortues de Tasmanie ! »), une dans *Autres histoires du pays de l'or* (« La Fin de l'histoire »), une dans *Le Dieu tombé du ciel* (« L'Éternité des formes ») et une dans *Construire un feu* (« La Fin de Morganson »).

Comme à l'habitude, nous nous sommes fait un devoir de rétablir enfin pour le public français ce volume tel qu'il avait été conçu à l'origine par son auteur.

PAR LES TORTUES
DE TASMANIE !

I

Le sens de la justice et du devoir, joint à une grande retenue, avait sculpté le visage de Frederick Travers¹. C'était celui d'un homme fort et résolu, habitué au commandement, mais qui en avait usé avec sagesse et discrétion. La droiture de son existence avait rendu sa peau vigoureuse et ciselé sur elle les rides de l'honnêteté. Un travail quotidien acharné y avait laissé sa marque salutaire, voilà tout. Chacun de ses traits racontait la même histoire, depuis le bleu limpide de ses yeux jusqu'à son abondante chevelure châtain clair, un rien grisonnante, dont la raie à peine esquissée laissait retomber sur son large front bombé d'abondantes mèches éparses. Il était très correctement habillé, et le léger vêtement de travail qu'il portait convenait fort bien à sa maturité pleine de vigueur, sans proclamer pourtant que son propriétaire possédait en outre plusieurs millions de dollars et de nombreuses propriétés.

Car Frederick Travers haïssait l'ostentation. La voiture qui l'attendait dehors, sous la porte cochère, était d'un noir discret. C'était l'engin le plus coûteux de tout le comté, mais il se refusait à faire étalage de son prix ou de sa puissance en

1. Cette nouvelle a paru dans le mensuel *The San Francisco Call*, le 19 novembre 1911, sous le titre «By the Turtles of Tasman!». (*Toutes les notes sont de Frédéric Klein.*)

parcourant comme un éclair le paysage qui lui appartenait presque tout entier, depuis les dunes de sable inlassablement fouettées par les vagues du Pacifique, et à travers les fertiles vallées et les pâturages des plateaux, jusqu'aux lointains sommets couronnés de bois de séquoias et perdus dans les nuages et le brouillard.

Le bruit d'une jupe le fit se retourner, et un léger signe d'irritation pointa sur son visage. Ce n'était pas sa fille qui en était l'objet, mais, semblait-il, ce qui se trouvait sur son bureau.

– Redis-moi encore ce nom à dormir debout, lui demanda-t-elle. Je n'arriverai jamais à m'en souvenir. Regarde, j'ai apporté du papier pour le noter !

La jeune femme avait une voix grave et sans chaleur, était grande et bien faite, avec une peau très claire et délicate. Son timbre et son allure satisfaite dénotaient aussi une vie réglée et sans histoires.

Frederick Travers examina la signature d'une des deux lettres posées sur son bureau. «Bronislaw Plaskowitzkaia Travers», déchiffra-t-il; puis il épela lettre par lettre la première partie de ce nom si compliqué, tandis que sa fille écrivait.

– Tu sais, Mary, ajouta-t-il, Tom a toujours été un peu excentrique, ce qui doit te rendre indulgente pour sa fille. Son prénom est assez... euh... déroutant. Je n'ai pas vu mon frère depuis des années; quant à elle... – un haussement d'épaules résuma ses craintes, et, se forçant à plaisanter, il se mit à sourire. Quoi qu'il en soit, ils font autant partie de ta famille que de la mienne: comme il *est bien* mon frère, il est donc ton oncle – et comme c'est ma nièce, vous êtes toutes les deux cousines.

Mary hocha la tête.

– Tu n'as pas à te faire de souci, papa. Je serai très gentille avec elle, la pauvre. Mais d'où venait donc sa mère pour qu'on l'ait affublée d'un prénom pareil ?

– Je n'en sais rien. Elle était russe, polonaise ou espagnole, ou bien... Tout cela ressemble tellement à Tom ! C'était une actrice ou une chanteuse – je ne me souviens plus. Ils se sont rencontrés à Buenos Aires. Coup de foudre immédiat. Tom l'a enlevée à son mari...

– Ah, parce qu'elle était déjà mariée ?

Le désarroi de Mary, réel et spontané, fit légèrement grandir l'irritation de son père. Il n'avait pas l'intention d'en parler : cela lui avait échappé.

– Bien sûr, par la suite, ils ont divorcé. Je n'ai jamais su exactement ce qui s'est passé. Sa mère est morte en Chine – ou plutôt non, en Tasmanie. Mais c'est en Chine que Tom...

Sa bouche se referma avec un claquement sec – il était encore en train de commettre une indiscretion et s'était arrêté à temps. Mary attendit un peu, puis se dirigea vers la porte où elle s'arrêta.

– Je lui ai réservé la chambre qui donne sur le massif de roses, dit-elle. Je vais y jeter un dernier coup d'œil.

Frederick Travers retourna à son bureau, fit le geste de classer les deux lettres, puis se ravisa, et se mit à les relire lentement, en réfléchissant.

Cher Fred,

Ça fait un sacré bout de temps que je n'ai pas été aussi près de chez nous, et j'aimerais bien venir te voir. Malheureusement, je n'ai plus un sou : j'ai été complètement ruiné par mon affaire du Yucatan – je crois bien te l'avoir écrit –, et je suis fauché, comme d'habitude. Pourrais-tu m'avancer l'argent du voyage ? J'aimerais arriver là-bas comme il faut. Polly est avec moi, tu sais. Je me demande comment vous allez vous entendre !

TOM

P.-S. Si ça ne t'ennuie pas trop, envoie-moi ça par le prochain courrier.

Cher oncle Fred,

(C'est ainsi que commençait la seconde lettre, dans laquelle il reconnut le style bien féminin mais un peu bizarre d'une femme élevée à l'étranger.)

Papa ne sait pas que je vous écris. Il m'a dit ce qu'il y avait dans sa lettre. Ce n'est pas vrai. Il revient chez lui pour mourir. Il ne le sait pas, mais j'ai discuté avec les docteurs. Et il faut que nous venions vous voir, parce que nous n'avons plus d'argent. Nous louons actuellement une vieille baraque sans aucun confort, et ce n'est vraiment pas un endroit pour papa. Pendant toute sa vie, il a aidé un tas de gens, et le moment est venu maintenant de l'aider lui aussi. Il n'a pas été ruiné au Yucatan. Je le sais, j'étais avec lui. Il avait mis tout son argent là-dedans, et on l'a volé. Il n'est pas de taille à lutter contre les hommes d'affaires de New York. Cela explique tout, et je suis plutôt fière qu'il ne soit pas de la même race que ces gens-là.

Il passe son temps à rire, et il me dit que je ne pourrai jamais m'entendre avec vous. Mais je ne suis pas de son avis. Et puis je n'ai jamais connu quelqu'un qui fasse réellement partie de ma famille, sans compter votre fille. C'est formidable d'avoir une vraie cousine!

D'avance, merci pour tout.

Votre nièce,

BRONISLAWA PLASKOWEITZKAIA TRAVERS

P.-S. Envoyez plutôt un mandat télégraphique, parce que, autrement, vous ne verrez pas papa. Il ne sait pas

à quel point il est malade, et il suffit qu'il rencontre un de ses vieux copains pour qu'il s'en aille courir je ne sais où. Il commence déjà à parler de l'Alaska. Il dit que ça lui ferait du bien de changer d'air. Attention, nous devons aussi payer la pension ; autrement, nous arriverons les mains vides.

B. P. T.

Frederick Travers ouvrit la porte d'un grand coffre-fort encastré dans le mur et classa méthodiquement les lettres dans un dossier étiqueté «Thomas Travers».

– Pauvre, pauvre Tom ! soupira-t-il tout fort.

II

La grosse voiture attendait à la gare, et Frederick Travers frissonna comme il l'avait toujours fait lorsque la locomotive se mit à siffler dans le lointain alors qu'elle descendait la vallée de la rivière Isaac Travers. Premier de tous les hommes blancs à être venu dans l'Ouest, Isaac Travers avait contemplé ce splendide paysage, ses lacs remplis de saumons, ses fonds fertiles et ses versants couverts de forêts inexplorees. L'ayant vu, il avait mis le grappin dessus et ne s'en était jamais dessaisi. On l'avait d'abord surnommé «Land-poor», la terre pauvre, au milieu de la période de colonisation. C'était au moment où les gisements aurifères s'épuisaient, où il n'y avait ni routes pour les charrettes ni remorqueurs pour tirer les bateaux hors de la passe dangereuse, et où son moulin à blé solitaire fonctionnait sous bonne garde militaire pour le protéger des Klamaths pilleurs de farine. Tel père, tel fils, et ce

qu'Isaac Travers avait pris, Frederick Travers l'avait conservé. Tous deux avaient eu la même obstination ; ils avaient tous deux été des visionnaires, avaient prévu la transformation de l'Ouest, la venue du chemin de fer et la construction de ce nouvel empire sur les bords du Pacifique.

Frederick Travers ne put aussi s'empêcher de frissonner au sifflet de la locomotive, parce que ce chemin de fer, plus qu'à aucun autre, lui appartenait. Son père était mort en s'efforçant de l'amener jusqu'ici à travers les montagnes – construction qui avait coûté en moyenne cent mille dollars le mille. Lui, Frederick, y était parvenu. Il avait passé un nombre incalculable de nuits blanches sur ce problème, avait acheté des journaux, était entré en politique, avait subventionné des partis et avait souvent rendu visite, à ses propres frais, aux dirigeants des chemins de fer de l'Est. Mais alors que tous les gens du comté savaient combien de milles le chemin de fer parcourait sur sa propre terre, personne ne pouvait s'imaginer ou deviner le nombre de dollars qu'il avait engloutis en garanties et en actions. Il avait beaucoup fait pour son pays, mais le chemin de fer était sa dernière et sa plus belle réalisation, le couronnement des efforts des Travers, et cet exploit capital et merveilleux venait juste d'être achevé. Il y avait maintenant deux années qu'il était en activité, et la meilleure preuve qu'il avait vu juste, c'est que des dividendes pointaient à l'horizon. Et la récompense suprême était en vue : il était écrit comme deux et deux font quatre que le prochain gouverneur de la Californie devait s'appeler Frederick A. Travers.

Il y avait une vingtaine d'années qu'il n'avait pas vu son frère aîné, et c'était déjà après une séparation de dix ans. Il se souvenait très bien de cette nuit. Tom était le seul homme à oser traverser la passe dans l'obscurité ; et la dernière fois, entre le crépuscule et l'aube, alors qu'un mauvais vent du sud-est soufflait, il était venu puis reparti sur son schooner. Rien n'avait annoncé son arrivée – un martèlement de

sabots vers minuit, un cheval écumant dans l'étable, et Tom était apparu, le sel de la mer encore sur son visage, comme sa mère l'avait dit par la suite. Il n'était resté qu'une petite heure, puis était reparti sur un cheval tout frais, tandis que la pluie tambourinait aux fenêtres et que le vent hurlait à travers les séquoias – le souvenir de son passage n'ayant été qu'une bouffée, puissante et forte, du monde sauvage de l'extérieur. Une semaine plus tard, le *Bear*, la vedette de la douane, était arrivé, battu par les flots et prisonnier de la passe, et il y avait eu dans le journal local une colonne entière de suppositions et d'insinuations concernant un important débarquement d'opium et la recherche infructueuse du mystérieux schooner *Halcyon*. Seuls Fred, sa mère et les quelques Indiens du domaine étaient au courant du cheval fourbu, dans l'étable, et du chemin tortueux par lequel on avait dû ensuite le ramener subrepticement au village de pêcheurs, sur la plage.

Malgré ces vingt années écoulées, c'était toujours le même vieux Tom Travers qui descendit du pullman. Aux yeux de son frère, il ne parut pas malade – mais un peu plus vieux, naturellement. Son panama ne dissimulait pas ses cheveux grisonnants, et, malgré un imperceptible signe de rapetissement, ses larges épaules étaient encore bien carrées. Quant à la jeune femme qui l'accompagnait, Frederick Travers éprouva aussitôt à son égard un sentiment d'hostilité. Il le ressentit intensément, quoique de manière vague. Cette femme représentait un défi et une dérision, mais il ne pouvait exprimer ni définir la cause de ce sentiment. Cela pouvait provenir de sa robe, taillée dans du lin et de coupe étrangère, ou de son chemisier à l'échancrure audacieuse, ou de son abondante chevelure noire, ou du bouquet de coquelicots qui ornait son grand chapeau de paille, ou encore de son éclat et de sa couleur – ses yeux et ses sourcils noirs, le rose enflammé de ses joues, la blancheur de ses dents bien régulières qu'elle montrait trop volontiers. « Une enfant gâtée », pensa-t-il, sans

avoir le temps d'analyser cette impression, car la main de son frère s'était glissée dans la sienne pour lui présenter sa nièce.

Puis cela recommença. Elle resplendissait comme son teint et parlait avec les mains. Il ne put s'empêcher de remarquer leur finesse. Elles étaient grotesquement minuscules, et ses yeux descendirent vers ses pieds pour faire la même découverte. Ignorant tout à fait la foule curieuse qui se pressait sur le quai de la gare, elle l'avait empêché de rejoindre la voiture et avait fait mettre les deux frères côte à côte. Tom avait dit oui en riant, mais son jeune frère était mal à l'aise, trop conscient que bien des yeux, parmi les habitants de sa ville, les observaient. Il ne connaissait que la vieille habitude puritaine selon laquelle les scènes de famille devaient se dérouler dans l'intimité et ne s'étalaient pas en public. Il était déjà bien content qu'elle n'ait pas tenté de l'embrasser, tout en s'étonnant qu'elle ne l'eût pas fait. Déjà, il s'attendait au pire de sa part.

Elle les regardait de ses yeux pénétrants et chauds comme le soleil, semblant voir à travers eux et deviner tout ce qui les concernait.

– Vous vous ressemblez comme deux frères, s'écria-t-elle en battant des mains. Personne ne pourrait le nier. Pourtant, il y a une petite différence – je ne sais pas, je ne peux pas la définir.

En réalité, avec un sens de la diplomatie qui passait de loin la patience bien disciplinée de Frederick Travers, elle n'osa s'expliquer. Mais cette différence essentielle, ses grands yeux d'artiste l'avaient immédiatement perçue et saisie. Bien sûr, ils se ressemblaient : on ne pouvait ignorer qu'ils étaient du même sang, et leurs traits rappelaient leur origine commune – mais là cessait la ressemblance. Tom faisait trois pouces de plus, et sa longue moustache de Viking était grisonnante. Il avait le même nez en bec d'aigle que son frère, mais cette forme était plus accentuée chez lui, et le bleu de ses yeux

plus soutenu. Les traits de son visage étaient plus profonds, ses pommettes plus saillantes, ses rides plus marquées et son teint, buriné par les intempéries, plus sombre. Il avait une tête volcanique, et les restes du feu qui l'avait animé s'y attardaient encore. Aux coins de ses yeux, les petits sillons amenés par le rire étaient plus nombreux, et le fond de son regard promettait davantage de gravité que celui de son cadet. Frederick était bourgeois dans sa façon d'être, mais, chez Tom, il y avait une certaine désinvolture et une sorte de distinction naturelle. Le même sang de pionnier d'Isaac Travers coulait dans leurs veines, mais il avait été réparti en deux creusets totalement différents. Frederick représentait la ligne de descendance droite et rigoureuse que l'on espérait, tandis que, chez son frère, il y avait un je-ne-sais-quoi d'immense et d'impalpable qui ne faisait pas partie de l'héritage des Travers. Et c'était tout cela que la jeune fille aux yeux noirs avait vu et compris d'un seul regard. Ce qui était resté inexplicable chez les deux hommes, et leurs réactions l'un vis-à-vis de l'autre, tout cela s'était révélé à elle dès qu'elle les avait vus côte à côte.

– Dis-moi que je ne rêve pas, disait Tom à cet instant. Je ne peux pas me faire à l'idée que je sois venu ici par le train. Et la population ? Il n'y avait que quatre mille personnes ici il y a trente ans.

– Il y en a soixante mille aujourd'hui, répondit son frère. Et cela augmente sans cesse. Tu veux faire un tour en ville ? Nous avons tout notre temps.

Tandis qu'ils roulaient à vive allure sur les larges avenues bien pavées, Tom persistait à jouer les Rip Van Winkle¹. Le bord de l'eau le rendit tout songeur. Là où il avait fait aborder

1. Personnage principal d'une nouvelle de l'écrivain américain Washington Irving (1783-1859), publiée en 1819. Le héros y reste endormi durant vingt ans.

son bateau dans douze pieds d'eau, il trouvait de la terre ferme et des rails, des quais et des embarcadères qui s'étendaient à perte de vue.

– Stop, arrête! s'écria-t-il quelques centaines de yards plus loin, en avisant un bâtiment nouveau. Où sommes-nous donc, Fred?

– Au coin de la 4^e Rue et de Travers Street – tu ne te rappelles pas?

Tom se mit debout, et regarda tout autour de lui, essayant de discerner l'ancien aspect du terrain qui lui avait été familier sous l'enchevêtrement des constructions.

– Je... je pense... commença-t-il en hésitant. Non, par saint Georges, j'en suis absolument certain! Nous venions chasser des lapins de garenne dans ce coin et tirer des merles dans ces buissons. Et là où il y a maintenant la banque se trouvait un étang – il se tourna vers Polly. J'ai construit ici mon premier radeau, et c'est là que j'ai bu ma première tasse d'eau de mer.

– Dieu seul sait combien de tasses tu en as bu, dit Frederick en riant, tout en faisant un signe de tête au chauffeur. On t'a roulé sur un tonneau, je m'en souviens!

– Oh, continuez! fit Polly en battant des mains.

– Voici le parc, fit Frederick un peu plus loin, en montrant du doigt un grand massif de séquoias sur les premières pentes des collines les plus hautes.

– Père a abattu trois grizzlys dans ce coin, un après-midi, remarqua Tom.

– J'ai fait don à la ville de quarante acres de cette terre, continua Frederick. Père avait acheté le tout pour un dollar l'acre à Leroy.

Tom hocha la tête, et l'éclair qui brilla au fond de ses yeux, comme dans ceux de sa fille, n'avait jamais eu son pareil dans le regard de son frère.

– Tu sais bien, précisa Frederick, Leroy, le nègre qui avait épousé une Indienne. Je me rappelle la nuit où il nous a portés

sur son dos, toi et moi, jusqu'à Alliance, quand les Indiens ont brûlé le ranch. Père était resté derrière pour se battre.

– Mais il n'a pas réussi à sauver le moulin. Ç'a été un grave échec pour lui.

– Il a tout de même descendu quatre Indiens.

Les yeux de Polly se remirent à étinceler.

– Il s'est battu avec les Indiens ! s'écria-t-elle. Parlez-moi de lui !

– Raconte-lui l'histoire du bac des Travers, dit Tom.

– C'est un ferry sur la rivière Klamath, qui va vers la passe d'Orleans et vers Siskiyou. Il y avait beaucoup de gens qui faisaient des fouilles en ce temps-là et, parmi d'autres choses, père avait acheté du terrain dans le coin. Il y avait aussi de la bonne terre à cultiver. Il a construit un pont suspendu – il avait assemblé les câbles sur les lieux mêmes, avec des marins et du matériel qu'il avait fait venir de la côte. Ça lui avait coûté vingt mille dollars. Le premier jour où on a ouvert ce pont, il y a eu huit cents mules qui l'ont traversé, à un dollar par tête, sans compter le péage pour les piétons et les cavaliers. La nuit de l'inauguration, la rivière est entrée en crue. Le pont avait été bâti à cent quarante pieds au-dessus des basses eaux. Pourtant, le niveau est monté plus haut et l'a balayé. Autrement, il aurait fait fortune à cet endroit-là !

– Non, non, ce n'est pas de ça que je voulais parler ! s'exclama Tom avec une certaine impatience. C'est au bac des Travers que père et le vieux Jacob Vance ont été faits prisonniers au cours d'une bataille avec des Indiens de Mad River. Le vieux Jacob a été tué en sortant de la cabane de rondins. Père a traîné son corps à l'intérieur, et il a continué de tenir tête aux Indiens pendant une semaine – c'était un bon tireur. Il a enterré le vieux Jacob sous le plancher de la cabane.

– Je fais encore marcher le ferry, reprit Frederick, mais le trafic n'est plus aussi intense qu'autrefois. Je fais du transbordement par camion jusqu'à la Réserve, puis je remonte

à dos de mulet la rivière Klamath, et je débarque le tout au confluent de la Little Salmon. J'ai douze magasins sur cette chaîne à présent, et une étape à la Réserve, avec un hôtel. Le tourisme commence de s'implanter.

La jeune fille, avec un regard étrange et songeur, passait de l'un à l'autre tandis qu'ils se racontaient, de façon si différente, eux-mêmes et leur vie.

– Ah! Père, c'était un type épatant! murmura Tom.

Comme il disait cela, il y avait dans sa voix une nuance de lassitude qui inquiéta un peu sa fille. La voiture avait maintenant tourné dans le cimetière, et s'était arrêtée devant une chapelle assez grande, au sommet de la colline.

– J'ai pensé que tu aimerais voir cela, disait Frederick. J'ai construit ce mausolée moi-même, le plus souvent de mes propres mains. Mère l'avait voulu ainsi. La succession était terriblement grevée d'hypothèques, et le meilleur prix que j'ai pu obtenir des entrepreneurs était de onze mille dollars. Je l'ai fait pour un peu plus de huit mille.

– Tu as dû travailler jour et nuit, murmura Tom, admiratif mais plus ensommeillé qu'avant.

– Oui, Tom, c'est ce que j'ai dû faire. Beaucoup de nuits, à la lumière des lanternes. J'étais tellement occupé! À l'époque, je reconstruisais l'usine de distribution des eaux – les puits artésiens s'étaient taris –, et les yeux de mère lui causaient quelques ennuis. Tu te rappelles: la cataracte, je te l'ai écrit. Elle était devenue trop faible pour pouvoir voyager, et j'ai dû lui faire venir les spécialistes de San Francisco. Oh, j'avais du pain sur la planche! J'étais en train de solder la faillite de la ligne de steamers que père avait créée pour San Francisco, et j'avais fait monter les intérêts hypothécaires jusqu'au taux de cent quatre-vingt mille dollars...

Un ronflement discret l'interrompit. Tom, le menton sur la poitrine, s'était assoupi. Polly croisa le regard de son oncle et lui adressa un petit coup d'œil complice. Alors son père,

après quelques mouvements maladroits, releva ses paupières somnolentes.

– Ce qu’il peut faire chaud ! fit-il en riant, pour s’excuser. Je me suis vraiment endormi. Est-ce que nous sommes loin de la maison ?

Frederick fit un signe au chauffeur, et la voiture continua sa route.

III

La demeure que Frederick Travers avait fait construire quand il avait connu la prospérité était immense et fort coûteuse, mais sobre et confortable, et sans plus de prétention qu’il n’était naturel pour la plus belle maison de campagne du comté. L’atmosphère qui y régnait était exactement celle que sa fille et lui avaient voulu créer. Mais les jours qui suivirent l’arrivée de son frère, tout fut changé : finis le calme, l’ordre et le silence ! Frederick ne se sentait ni à l’aise ni heureux. C’était, contre son gré, une agitation de tous les instants, une violation continuelle des usages et des traditions. Les repas étaient servis à n’importe quelle heure et se prolongeaient sans mesure ; on dînait avec des plats réchauffés, tard dans la nuit, le tout ponctué d’éclats de rire intempestifs aux heures les plus inopportunes.

Frederick était la sobriété même. Il ne se permettait qu’un seul verre de vin au repas, ainsi que trois cigares par jour, qu’il fumait soit sur l’immense véranda, soit dans le fumoir. Sinon, à quoi bon avoir un fumoir ? Il détestait les cigarettes, alors que son frère passait son temps à en rouler de petites à papier brun qu’il fumait partout où il se trouvait. On apercevait

toujours un tas de brins de tabac sur la grande chaise si confortable où il avait pris l'habitude de s'installer, ainsi que sur les coussins des sièges des fenêtres. Et puis, il y avait les cocktails ! Éduqué sous l'austère tutelle d'Isaac et d'Eliza Travers, Frederick considérait l'alcool à la maison comme une abomination. Des villes de l'Antiquité avaient été châtiées par la colère divine pour de telles habitudes. Avant le déjeuner et le dîner, Tom, aidé et encouragé par Polly, mélangeait une variété incalculable de boissons alcoolisées ; elle, tout particulièrement, concoctait des mixtures étranges qu'elle avait dû apprendre aux confins de la terre. En de tels moments, Frederick avait l'impression que son office et sa salle à manger s'étaient transformés en salles de bar. Lorsqu'il se permit à ce propos une remarque humoristique, Tom proclama bien haut que, lorsqu'il aurait fait fortune, il ferait construire un bar dans chaque pièce de sa maison.

Les jeunes gens étaient aussi plus nombreux que par le passé, et ils aidaient à composer les cocktails. Frederick aurait aimé justifier leur présence de cette façon, mais il savait que ce n'était pas exact. Son frère et sa nièce faisaient ce que ni lui ni Mary n'avaient jamais su faire : ils étaient des aimants qui attiraient à eux la jeunesse, la joie et les rires. La maison était devenue pétillante de vie : jour et nuit, les voitures klaxonnaient sur le gravier des allées. On organisait des pique-niques et des balades pendant tout l'été, des promenades en mer, au clair de lune, sur la baie ; on partait aux aurores pour revenir à minuit, et souvent, pendant la nuit, les nombreuses chambres étaient remplies comme elles ne l'avaient jamais été auparavant. Tom avait envie de refaire toutes les escapades de sa jeunesse : il attrapait de nouveau des truites dans Bull Creek¹, tirait des cailles sur la prairie de Walcott, capturerait un daim sur Round Mountain. Ce daim emplît Frederick de

1. Le ruisseau du Buffle ; plus bas, la Montagne ronde.

douleur et de honte. Et si la chasse avait été fermée ? Tom avait ramené triomphalement la bête à la maison, et la baptisa allègrement « saumon de montagne » lorsqu'elle fut servie et mangée à la table même de Frederick.

On consommait des fruits de mer à la pointe de la baie, et on y pêchait les moules à marée descendante. Et Tom racontait sans aucune gêne l'histoire de l'*Halcyon*, sa course folle de contrebandier, et demandait à Frederick, devant tout le monde, comment il avait réussi à rendre le cheval aux pêcheurs sans se faire prendre. Tous les jeunes gens étaient de connivence avec Polly pour dorloter Tom et satisfaire ses moindres désirs. Frederick fut mis au courant de toute la vérité concernant la mort de ce daim : on l'avait acheté au parc du Golden Gate, qui en possédait trop, on l'avait transporté dans une caisse par train, par chariot et à dos de mulet jusqu'aux coins les plus reculés de Round Mountain ; Tom s'était endormi la première fois qu'on avait sorti la bête pour la chasse ; les jeunes gens l'avaient alors poursuivie sur leurs chevaux éreintés ; il y avait eu des mêlées et des chutes, mais on avait fini par attraper le daim au lasso à la clairière de Burnt Ranch ; finalement, apogée triomphal de toute cette histoire, on avait fait passer l'animal pour la seconde fois devant Tom, qui l'avait abattu à cinquante yards de distance. Frederick se sentait vaguement blessé par toute cette mise en scène. L'avait-on jamais traité, lui, avec autant d'égards ?

Certains jours, Tom ne pouvait pas sortir, et on reportait à plus tard les ébats au dehors ; mais il était encore le centre d'attraction général lorsqu'il restait assis à somnoler dans le grand fauteuil et s'éveillait de temps à autre pour rouler une cigarette, de cette manière si bizarre et si inattendue qui lui était toute personnelle, puis demander son ukulélé – une sorte de guitare miniature d'origine portugaise. Alors, grattant les cordes et tapant dessus, posant sa cigarette tout allumée au risque de brûler le bois poli, il égrenait de sa belle voix de

baryton des *hulas*¹ des mers du Sud et des chansons à boire de France et d'Espagne.

L'une d'entre elles, en particulier, avait plu à Frederick dès qu'il l'avait entendue. C'était la chanson favorite d'un roi de Tahiti, lui expliqua Tom – le dernier des Pomaré²; il l'avait composée lui-même, et avait coutume de s'étendre sur sa natte pour la chanter pendant des heures. Elle consistait seulement en la répétition sans fin de quelques syllabes : « *E meu ru ru a vau* » ; c'était tout, et ces paroles étaient reprises à l'infini, avec une suite de variations majestueuses, et accompagnées des accords solennels de l'ukulélé. Polly fut très joyeuse de l'apprendre à son oncle, mais quand il essaya de la chanter, cherchant à capter un peu de ce jovial flot de vie dans lequel baignait son frère, il remarqua que ses auditeurs se retenaient de pouffer, puis ricanaient de plus en plus pour finir par éclater de rire. Et il fut consterné et dégoûté d'apprendre que la petite phrase toute simple qu'il avait répétée inlassablement voulait tout bêtement dire : « Je suis tellement saoul. » On s'était moqué de lui. Il avait ressassé à tours de bras et d'une voix solennelle, lui, Frederick Travers, qu'il était complètement ivre. Après cet épisode, il fila discrètement dans la pièce à côté chaque fois qu'on interprétait cette chanson. Polly eut beau lui expliquer plus tard que le dernier mot de la chanson voulait dire « heureux » et non pas « saoul », elle n'arriva pas à le convaincre, car elle avait bien été obligée d'admettre que le vieux souverain n'était qu'un soiffard, et qu'il était toujours ivre mort lorsqu'il entamait cette chanson.

Frederick avait sans arrêt l'impression déprimante qu'il était en dehors de tout cela. Lui aussi était un être humain, et lui aussi aimait s'amuser, même si ses amusements étaient d'une tout autre classe, plus saine et plus digne que ceux

1. Chants accompagnant les danses traditionnelles d'Hawaii.
2. Nom d'une dynastie de rois tahitiens qui s'éteignit en 1880.

auxquels son frère se complaisait. Il ne pouvait comprendre pourquoi, dans le passé, les jeunes avaient décrété que sa maison respirait l'ennui et l'avaient désertée, sauf en de rares occasions protocolaires, alors qu'aujourd'hui ils s'y précipitaient – vers son frère, mais non pas vers lui. Il ne pouvait supporter non plus la manière dont les jeunes femmes chouchoutaient ce frère, l'appelant familièrement Tom, et il lui était intolérable de les voir tortiller et tirer sa moustache de pirate, faisant mine de le punir quand ses badinages parfois trop appuyés parvenaient jusqu'à elles.

Une telle conduite revenait à profaner la mémoire d'Isaac et d'Eliza Travers. On faisait vraiment trop la fête dans cette maison. La grande table n'était jamais repliée, et on employait des extras pour la cuisine. Le petit déjeuner, servi d'abord pour quatre personnes, en reçut bientôt onze, et les soupers de minuit, qui occasionnaient des descentes à l'office et des récriminations de la part des domestiques, constituaient une insulte pour Frederick. La maison était devenue un restaurant, un hôtel, raillait-il en lui-même avec une certaine amertume; et il y avait des moments où il était tout prêt à frapper du poing sur la table et à rétablir les anciens usages. Mais son frère aîné lui en imposait vraiment trop, et avait toujours eu sur lui un ascendant presque surnaturel; parfois, il le regardait presque avec un effroi mêlé d'admiration et se demandait par quelle mystérieuse alchimie son charme opérait sur lui; et il se laissait subjugué par les étranges lueurs et par les flammes qui brillaient dans ses yeux, et aussi par la sagesse des terres lointaines et des jours et des nuits sauvages qu'on pouvait lire sur son visage. De quoi s'agissait-il? Qu'avait-il donc entrevu de si magnifique, lui, l'irresponsable et l'insouciant? Frederick se rappelait un vers d'une vieille chanson: « *Il avait parcouru les chemins du soleil.* » Pourquoi son frère lui rappelait-il ce vers? Avait-il, lui dont l'enfance n'avait connu aucune loi, et qui s'était placé au-dessus des lois dès

qu'il était devenu un homme, avait-il vraiment découvert «les chemins du soleil»?

Il y avait dans tout cela une injustice qui avait troublé Frederick jusqu'à ce qu'il se persuade, pour se consoler, que Tom avait fait de sa vie un désastre. Dans ces moments de sérénité, il se sentait un peu réconforté et il raffermissait son orgueil en faisant visiter ses propriétés à Tom.

– Tu as bien réussi, avait l'habitude de lui dire ce dernier. Tu as très bien réussi.

Il le répétait souvent, et s'assoupissait aussi fréquemment dans la grande voiture qui roulait doucement.

– Tout ici est si ordonné, si hygiénique, si tiré à quatre épingles – pas un brin d'herbe qui ne soit à sa place, commentait Polly. Comment faites-vous? Je ne voudrais pas être un brin d'herbe sur vos terres, concluait-elle avec un petit frisson.

– Tu as travaillé dur, ajouta Tom.

– Oui, j'ai travaillé dur, renchérisait Frederick. Cela en valait la peine.

Il avait l'intention d'en dire un peu plus, mais l'éclair étrange qui brillait dans les yeux de la jeune fille l'amena à s'interrompre. Il était mal à l'aise, sentant qu'elle le jugeait et le défiait. Pour la première fois de sa vie, la tâche honorable qu'il s'était donnée de construire une petite république campagnarde se trouvait mise en question – et encore par une sale gamine, la fille d'un propre-à-rien, une de ces étrangères volages et sans cervelle!

Entre eux, le conflit était inévitable. Lui l'avait détestée dès qu'il l'avait vue. Elle n'avait même pas besoin de parler: sa seule présence le déstabilisait. Il sentait qu'elle désapprouvait tout, même si elle restait silencieuse, et, parfois, elle n'avait même pas la politesse de se taire: elle ne mâchait pas ses mots et le critiquait ouvertement, comme un homme, et comme aucun homme n'avait jamais osé lui parler.

– Je me demande, lui dit-elle un jour, si ce que vous n'avez

pas fait vous a réellement manqué. Vous êtes-vous seulement lâché une fois dans votre existence pour faire ce dont vous aviez envie sans vous retenir ? Vous êtes-vous une seule fois enivré, ou avez-vous fumé jusqu'à vous en rendre malade ? Ou encore, avez-vous dansé en envoyant promener les dix commandements ? Ou, bien dressé sur vos talons, fait un petit clin d'œil au bon Dieu ?

– Elle est vraiment unique ! roucoula Tom. Tout le portrait de sa mère.

En apparence souriant et détendu, Frederick sentait son cœur se glacer d'horreur. C'était inconcevable.

– Je crois que c'est un Anglais, continua-t-elle, qui a dit qu'un homme n'avait pas vraiment vécu tant qu'il n'avait pas embrassé une femme et frappé un autre homme. Je me demande – et j'attends une réponse immédiate – si vous vous êtes déjà battu avec un homme.

– Oui, dis-le-nous, surenchérit Tom.

Elle approuva de la tête, avec une petite lueur d'irritation dans les yeux, et attendit.

– Non, répondit-il lentement, je n'ai jamais eu ce plaisir. J'ai appris très jeune à me contrôler.

Plus tard, agacée par son autosatisfaction et après avoir subi un vrai récital sur la façon dont il avait acculé à la ruine les emballeurs de saumons de la Klamath, cultivé les premières huîtres sur la baie et en avait fait un monopole très lucratif, et dont enfin, après des contestations épuisantes et une campagne de plusieurs années, il avait détourné les eaux des quais de Williamsport et gagné par là le contrôle du cartel de la Lumber, elle revint à la charge.

– La vie semble n'être pour vous qu'un grand livre de profits et de pertes, lui dit-elle. Je me demande si vous avez un jour connu l'amour.

Elle avait mis le fer dans la plaie. Il n'avait jamais embrassé sa femme. Son mariage n'avait été qu'un mariage de raison.

Cela avait sauvé sa fortune au moment où il avait été presque battu dans la lutte qu'il avait entreprise pour dégager de leurs hypothèques les vastes propriétés dont les mains avides d'Isaac Travers s'étaient emparées. Cette fille était une sorcière. Elle avait sondé une vieille blessure et l'avait rouverte. Il n'avait jamais eu le temps d'aimer : il avait travaillé trop dur. Il avait été président de la chambre de commerce, maire de la ville et sénateur de l'État, mais il était passé à côté de l'amour. Il lui était arrivé quelquefois de surprendre Polly blottie ouvertement et sans fausse honte dans les bras de son père, et il avait remarqué la chaleur et la tendresse de leurs regards. Il sut de nouveau qu'il n'avait pas connu le véritable amour. Cette façon de faire était si impudique que, même lorsqu'il se trouvait seul avec Mary, ils n'auraient pas osé se conduire de cette façon. Normale, guindée et sans saveur, sa fille représentait exactement ce qu'on doit attendre d'un mariage sans amour. Il se demandait même si le sentiment qu'il éprouvait à son égard était bien de l'amour. Et lui, n'était-il donc qu'un cœur sec ?

Pendant le moment qui suivit la remarque de Polly, il eut conscience d'un grand vide. Il lui sembla qu'il n'avait jusqu'alors étreint que des cendres ; mais, jetant un regard dans la pièce à côté, il découvrit Tom affalé dans le grand fauteuil, très grisonnant, très âgé, très fatigué. Il se souvint alors de tout ce qu'il avait fait, lui, et de tout ce qu'il possédait. Et Tom, que possédait-il ? Qu'avait-il su faire, mis à part jeter son argent par les fenêtres et tout dilapider jusqu'à en être réduit à cette étincelle de vie dans un corps mourant ?

Ce qui énervait Frederick chez Polly, c'est qu'elle l'attirait en même temps qu'elle le rebutait. Sa propre fille ne l'avait jamais intéressé de cette façon. Mary ne sortait jamais des sentiers battus, et prévoir ce qu'elle allait faire était si facile que c'en devenait automatique. Mais Polly était un personnage à multiples facettes, une créature protéiforme : il ne

savait jamais comment elle allait réagir dans la minute qui suivrait.

– Elle t’embarrasse, hein ? fit Tom avec un petit gloussement.

Elle était irrésistible. Elle se conduisait envers Frederick d’une façon que Mary n’aurait même pas pu imaginer. Elle prenait avec lui des libertés, rusait ou l’attaquait de face, et l’obligeait toujours à se rendre compte qu’elle existait bel et bien.

Une fois, après une de leurs disputes, elle le rendit littéralement fou en jouant au piano une petite pièce diabolique qui l’émua tout en l’énervant, fit battre son cœur plus vite et embrouilla par sa fantaisie son cerveau si bien ordonné. Le pire de tout, c’est qu’elle était parfaitement consciente de ce qu’elle faisait – bien avant qu’elle l’amène à s’en rendre compte, en tournant vers lui son visage pour l’examiner avec un petit sourire narquois et songeur qui semblait presque le mépriser de toute sa supériorité. C’était cela qui l’avait choqué, lorsqu’il avait pris conscience du déchaînement insensé de sa propre imagination. Au-dessus d’elle, sur le mur, les portraits sévères d’Isaac et d’Eliza Travers les regardaient comme des spectres réprobateurs. Furieux, il quitta la pièce. Il n’avait jamais pensé que la musique pût posséder de tels pouvoirs. Puis, et il se le rappelait avec honte, il était sorti à toute vitesse de la maison pour venir écouter par-derrière, et elle s’en était aperçue, et encore une fois l’avait ensorcelé.

Lorsque Mary lui demanda ce qu’il pensait de la façon de jouer de Polly, il sut immédiatement ce qui différenciait leurs styles respectifs. La musique de Mary lui rappelait celle qu’on jouait à l’église ; elle était froide et dépouillée, comme celle des cérémonies méthodistes. À l’opposé, celle de Polly ressemblait au rituel déchaîné et sauvage de quelque temple païen, où s’élevaient des fumées d’encens brûlé et où des danseuses entraient en transes.

– Elle joue comme une étrangère, lui répondit-il, satisfait de l'à-propos de cette échappatoire.

– C'est vraiment une artiste, affirma Mary avec solennité. C'est un génie. Mais quand trouve-t-elle le temps de répéter? Et quand donc a-t-elle eu le loisir d'apprendre? Tu sais que moi, j'ai eu tout le temps. Mais je ne réussis au mieux qu'à jouer des exercices de débutants en comparaison de toutes ces notes insensées qu'elle fait jaillir du piano. Sa musique me dit de ces choses – oh, des choses merveilleuses et inexprimables... Alors que la mienne ne sait que répéter: «Un deux trois, un deux trois.» Cela me rend folle! Je travaille, je travaille comme une forcenée, et je n'arrive à rien. C'est injuste. Pourquoi est-elle si douée, et pas moi?

«L'amour»: telle fut la pensée immédiate et secrète de Frederick; mais avant même qu'il pût s'attarder sur cette conclusion, ce qui ne s'était jamais produit arriva, et Mary fondit en larmes. Il aurait aimé la serrer dans ses bras, comme Tom l'aurait fait, mais il ne savait comment s'y prendre. Il essaya, et trouva Mary aussi empruntée que lui. Il n'en résulta pour tous deux qu'un embarras très pesant.

Le contraste entre les deux filles était fatal: tel père, telle fille. Mary n'était rien d'autre que le pâle aide de camp d'un général magnifique et conquérant. En matière de vêtements, on avait éduqué Frederick dans des goûts de stricte économie. Il savait seulement que les toilettes de sa fille étaient fort coûteuses, mais il ne pouvait pas ne pas voir que les tenues improvisées de Polly, peu chères et apparemment mises un peu au petit bonheur, lui allaient toujours très bien et paraissaient beaucoup plus réussies. Son goût était infailible: elle faisait d'un châle une merveille, d'une écharpe un prodige.

– Elle n'a qu'à mettre ses vêtements au hasard sur elle, se plaignait Mary. Elle n'a même pas besoin de les essayer. Elle peut s'habiller en un quart d'heure, et, lorsqu'elle va se baigner, elle se rhabille bien plus vite que les garçons.